

D 788 HONDURAS: UN TORTURÉ RACONTE

Voici un signe supplémentaire que le Honduras n'échappe plus aux perversions ambiantes (cf. DIAL D 778). C'est le récit d'un jeune homme à la double nationalité salvadorienne et nord-américaine. IL raconte ce qui lui est arrivé à Tegucigalpa, le 30 mars 1982, lors d'une escale à l'aéroport.

Note DIAL

Histoire personnelle

Je m'appelle Ramón Cardena. Je suis marié et père d'un fils de 16 mois. Je suis né en El Salvador et j'ai été élevé dans une grande famille de vingt cinq membres. Nous habitions une maison de cinq pièces. Ma famille s'était installée à San Salvador quelques années avant ma naissance après avoir perdu sa terre à la campagne.

Peu de temps après son mariage, mon père partit pour les Etats-Unis en quête d'un travail. Dix ans plus tard il put obtenir des visas pour le reste de la famille. Nous sommes venus à Oakland, en Californie, en février 1967. Aux Etats-Unis j'ai poursuivi mes études au lycée, au collège puis à l'université de 1974 à 1978. J'ai toujours travaillé avec les jeunes dans des programmes d'enseignement ou de service social.

J'ai commencé à m'intéresser à la politique en 1975 lorsque, étudiant à l'université, j'ai été profondément affecté par le massacre en El Salvador de trente personnes; celles-ci avaient manifesté contre le gouvernement qui venait de gaspiller plus de cinq millions de dollars pour le concours de "Miss Univers" au lieu d'utiliser cet argent pour des réalisations dont le pays avait grand besoin. Depuis lors, j'ai fait partie de plusieurs comités, en organisant des manifestations publiques et des rassemblements, en préparant et en distribuant des tracts d'information. En février 81 on m'a demandé d'être le porte-parole du FDR (Front démocratique révolutionnaire), une coalition des forces politiques en opposition à la junte civile et militaire d'El Salvador. En 1981 j'ai visité plus de vingt-cinq Etats, parlé dans les universités, les églises, les syndicats, et donné des conférences de presse.

Arrestation

Récemment, j'ai participé à une conférence de solidarité en faveur de "La non-intervention en Amérique latine", qui s'est tenue à Porto-Rico du 23 au 28 mars. Après cette conférence je devais me rendre au Costa Rica et y rester une semaine avant de retourner aux Etats-Unis. Le 30 mars je prenais l'avion pour le Honduras; ce vol devait s'arrêter à Tegucigalpa où nous devions changer d'avion pour le Costa Rica.

A l'arrivée, nous sommes passés à la douane. J'avais avec moi des revues et journaux achetés avant mon départ à l'aéroport de Miami, entre autres la revue "Economist" avec des portraits de gardes salvadoriens sur la couverture. En la voyant, le douanier m'a dit: "C'est une revue subversive". J'ai dû expliquer où je l'avais achetée et pourquoi elle n'était pas subversive. Ensuite il a pris un livre d'histoire, écrit par Juan Bosch, ex-président de République Dominicaine: "De Christophe Colomb à Fidel Castro". Il l'a mis de côté en disant que c'était un livre également subversif. Puis il m'a dit: "Attendez ici. Vous êtes arrêté. Le chef va venir". C'est alors que j'ai dit à un Nicaraguayen, un écrivain que j'avais rencontré à la conférence de Porto Rico, ce qui m'arrivait et je lui ai demandé de prévenir immédiatement les autorités de mon arrestation.

Vers 17 H, ils m'ont emmené au bureau d'Interpol. Là ils ont passé toutes mes affaires au peigne fin. Ils ont qualifié de subversifs les journaux du Parti indépendant et du Parti socialiste de Porto-Rico. Ils ont également trouvé une lettre et des articles de journaux relatifs à ma conférence. Puis ils m'ont dit que je ferais bien de collaborer avec eux. Si je refusais, ils me livreraient aux autorités d'El Salvador; une fois entre leurs mains, dans les vingt-quatre heures, ma tête roulerait d'un côté et mon corps de l'autre. Deux heures durant, j'ai dû écouter des tas de descriptions de la mort qui m'attendait si je ne leur disais pas ce que je savais.

Je leur disais et répétais que mon travail consistait à informer les gens de l'Amérique du Nord sur ce qui se passait en El Salvador; que le Front Farabundo Marti de libération nationale (FMLN) constituait une alternative politique; et que s'ils pensaient que j'avais d'autres informations, ils se trompaient. Ils m'ont alors emmené dans une salle à un étage supérieur, où ils m'ont pris en photo et m'ont attaché les mains. Là, l'un d'eux est resté pour me surveiller.

Départ pour la prison clandestine, lieu de torture

Vers 9 H du soir, des gens vinrent me chercher; ils délièrent mes mains et me passèrent les menottes avec les mains dans le dos. Ils me mirent ma veste sur la tête pour m'obstruer les yeux et me l'attachèrent autour du cou avec une corde. Ils ne soufflaient mot. Puis ils me poussèrent en me frappant à plusieurs reprises. Nous sommes ensuite partis très rapidement par l'arrière du bâtiment. On me jeta dans une voiture. Je pouvais à peine respirer à cause de ma veste serrée autour du cou.

Nous avons mis une quarantaine de minutes pour atteindre ce qu'ils appelaient leur "base". Au cours du voyage, nous avons quitté la route pour une autre pleine d'ornières. A l'arrivée, ils me sortirent de la voiture et me firent entrer dans une maison. On n'entendait aucun bruit. Je crois que nous étions à la campagne. On n'entendait que des oiseaux, le vent et les avions tout proches qui atterrissaient ou décollaient.

1er interrogatoire

Dans la maison, on me fit asseoir et ôter mes souliers. L'un d'eux commença à me parler pendant un quart d'heure. Il me disait que j'étais intelligent, jeune; que j'avais une femme et un fils; que j'étais allé à l'école aux U.S.A; que je devais donc être raisonnable et comprendre que j'étais entre leurs mains; qu'il me suffisait de parler et qu'alors je ne serais pas maltraité. Sinon, je parlerais de force, dans une semaine ou dans six mois; ils n'étaient pas pressés et ils pouvaient me passer à tabac à tout moment. Ce n'est pas mon corps qui les intéressait; c'était mon cerveau.

Il fallait que je sache que si on me retrouvait mort et si une autopsie était faite, on ne trouverait pas trace sur moi de fractures ni de brûlures; on retrouverait seulement le corps d'une personne morte de déshydratation et de faim. Ils ajoutaient que les autorités d'El Salvador étaient au courant de mon arrestation; qu'elles demandaient que je leur sois remis; qu'elles allaient venir me chercher en hélicoptère; et que là, on m'injecterait un sérum qui me donnerait l'impression que ma tête allait éclater. Ils expliquaient qu'à mon arrivée en El Salvador, on me torturerait et qu'après quarante-cinq minutes de traitement, je serais bien obligé de parler; qu'ensuite on me tuerait et qu'on me jetterait dans un cimetière clandestin. Pour finir ils me dirent que je ne trouvais pas parmi des brutes ou des ignorants mais qu'ils étaient des professionnels qui avaient étudié aux USA.

C'est alors qu'ils commencèrent à m'interroger:

- Pourquoi étais-je au Honduras?
- Qui devais-je rencontrer?
- Quel était le lieu de rencontre des Salvadoriens au Honduras?
- Est-ce que j'avais parlé avec les "Macheteros" (organisation révolutionnaire du Honduras) à l'occasion de la conférence de Porto-Rico?
- Qui m'avait recruté?
- Qui m'avait donné l'argent?

Je répondais que je n'en savais rien; que je vivais aux USA; et que ma participation à la vie politique était uniquement un travail de solidarité avec le peuple d'El Salvador, travail qui, aux USA, n'était ni illégal ni clandestin.

J'ai su plus tard que celui qui m'interrogeait était le Capitaine Carlos Mauricio Cabañas. Il donna l'ordre de m'emmener. On remplaça ma veste sur la tête par un torchon.

En cellule

On m'emmena par un passage puant dans une pièce de cinq mètres sur dix. Là on me mit dans une caisse et on m'y fit asseoir de force (1). La caisse avait 1m50 de haut, 1m de long sur 0m60 de large, ce qui rendait tout mouvement impossible. Mes pieds étant attachés, je ne pouvais pas me lever. Ils fermèrent la caisse avec un cadenas et placèrent contre elle une chaise avec des bouteilles vides dessus.

Quelques heures après, je commençai à ressentir de violentes douleurs dans les bras à cause du manque de circulation du sang. La chaleur devenait intenable. Je transpirais et ne pus dormir de la nuit. Le lendemain ils me firent sortir plusieurs fois pour m'interroger, mais ils me remettaient aussitôt après dans la caisse.

Là, j'essayais de me frotter le front contre la paroi pour essayer de soulever le bandeau. Dès que je les entendais, je recommençais en sens inverse pour le remettre sur mes yeux. A travers une fente je pouvais voir qu'il n'y avait pas de meubles mais simplement, sur le plancher, des feuilles de journaux éparpillées et pleines de sang. Le sol de briques était aussi taché de sang. Dans un coin, il y avait des vêtements déchirés et également tachés de sang.

Dans l'après-midi, on me fit sortir et on me plaça au milieu de la pièce. Je reçus un coup en pleine poitrine qui me fit tomber, puis une pluie de

(1) C'est une technique couramment employé en Argentine (NdT).

coups dans l'estomac, le dos, la poitrine. J'en eus le souffle coupé plusieurs fois. Ils m'insultaient mais j'arrivais à peine à les entendre. Puis on me dit que ce n'était là que le début du "traitement"; que si je pensais qu'Amnesty International allait intervenir, je me trompais lourdement car c'était sur ses ordres que tout cela se passait.

Ils me remirent dans la caisse. Une heure plus tard, ils revinrent me parler, mais en me laissant dans la caisse.

Ils me demandèrent de ne pas m'entêter comme les autres prisonniers qui mourraient là. Il valait mieux collaborer, plutôt que pourrir sur place.

La régionalisation de la guerre

Par la suite, ils me dirent que nous nous vantions de gagner la guerre; mais que lorsque les 50.000 réfugiés salvadoriens se trouvant sur la frontière du Honduras seraient déplacés, ils feraient venir l'Armée inter-américaine et qu'alors, on verrait qui est qui. Devant ma réponse que cela entraînerait une autre guerre du Vietnam, l'un d'eux déclara: "mais cette fois, les Américains ne voudront pas la perdre". Un autre ajouta: "Reagan ne tolérera pas une défaite". Je leur expliquai que le peuple américain ne le soutenait pas. Ils répondirent que cela n'avait pas d'importance et que ce n'était pas pour rien que Reagan était président des Etats-Unis.

Ils se remirent à me battre et à m'interroger, en me demandant si j'avais été formé à Cuba. Je répondis que non. Mais celui qui m'avait posé la question répliqua: Ecris qu'il a dit "oui".

Dès la deuxième nuit, mes mains et mes poignets étaient sérieusement enflammés. Toutes les cinq minutes, je bougeais mes bras et mes épaules pour essayer de calmer les douleurs. Cette deuxième nuit, je ne parvins pas non plus à dormir. J'avais très soif. A force de bouger dans la caisse, une des bouteilles posées sur la chaise tomba et se cassa. J'entendis aussitôt des pas et on me menaçait de me battre si d'autres bouteilles tombaient.

A nouveau je fus battu et interrogé. Ils me tiraient par les bras pour me sortir de la caisse, ce qui me faisait souffrir horriblement. Le temps passait très lentement. Je pensais à ceux que j'aimais: ma femme, mon fils, ma mère, mes frères et soeurs, mes amis. Je réfléchissais à ce qu'on faisait pour me libérer. Mais je commençais à perdre courage, car je croyais ne jamais les revoir. Je pensais à l'eau et à la valeur de la vie. Je pensais aussi aux milliers de Salvadoriens assassinés dans les mêmes circonstances que moi, et au livre "Kidnapping and the Hood" (de Cayetano Carpo, leader du FMLN, qui raconte son arrestation et ses tortures en El Salvador, en 1950). Je pensais à la sauvagerie de mes bourreaux et au prix qu'il faut être prêt à payer quand on lutte pour la justice et la liberté. Je pensais à m'évader et regrettais de ne pas l'avoir fait au moment de mon arrestation.

Le jeudi, on m'annonça que le "traitement en douceur" était terminé et qu'une équipe de sauvages allait arriver. Ils ne me laisseraient pas tranquille tant que je n'aurais pas parlé.

Préparation des séances d'électricité

Cette nuit là, vers minuit, ils entrèrent dans la pièce et s'agitèrent sans me parler ni me sortir de la caisse. Après leur départ, je fis glisser

mon bandeau et je pus entrevoir, par une fente, des morceaux de bois et des fils électriques qui sortaient du mur. Ils avaient préparé la salle pour me faire subir des chocs électriques. J'eus très peur. Quelques minutes après, ils revinrent et me sortirent de la caisse pour me battre en disant que c'était ma dernière chance.

Interrogatoire par un américain

Après cela, ils m'emmenèrent dans une autre pièce. Là on me fit asseoir et je reconnus la voix d'un américain qui me demandait en anglais ce qu'était le mouvement de solidarité pour El Salvador aux USA; si nous avions des armes; si nous lancions des actions violentes pour obtenir de l'argent; et si nous étions des terroristes. Je répondis que non et que notre travail consistait uniquement à informer le public américain sur les raisons de notre lutte, sur l'alternative qu'offrait le FMLN/FDR, sur l'intervention militaire et le rôle de l'Administration Reagan. C'est alors que celui qui m'interrogeait fit connaître son identité: c'était un agent de la CIA à l'ambassade américaine du Honduras. Il me dit avoir été informé de mon arrestation depuis le début, de ma situation et du traitement qui m'avait été infligé. Il ajouta que c'était à cause de lui qu'on ne m'avait pas trop mal traité; que j'étais un homme de bon sens; et qu'il me proposait de collaborer à l'avenir avec lui, en toute discrétion. Il me donna son numéro de téléphone, dans les environs de Miami. Puis on me remit dans la caisse où je restai encore deux heures.

Le départ de la prison clandestine

Pendant que je subissais mon dernier interrogatoire une délégation nord-américaine avait quitté les USA pour se rendre au Honduras. Elle était composée de ma femme Regina; de Robert Bauer, l'auxiliaire du député Ron Dellums; d'un avocat, Bill Monning; et d'Eileen Purcell, de la Commission de justice sociale du diocèse de San Francisco, Californie. Vers 2 H du matin, on vint me sortir de la caisse. On me délia les jambes et on me remit mes chaussures. Puis nous sommes partis en voiture. A l'intérieur, on me demanda de m'étendre sur le siège. On me recouvrit de ma veste, mais sans l'attacher. A chaque secousse, une douleur des bras me faisait horriblement souffrir. On m'emmenait au pénitencier. Je passai là ma troisième nuit, dans une grande cellule, mais toujours avec les menottes aux mains et dans l'impossibilité de dormir à cause de la douleur.

La libération

Vers 10 H du matin, le capitaine Cabañas arriva et m'enleva les menottes. Mes mains étaient difformes, tellement elles étaient enflées. Je pouvais à peine les mouvoir. On me dit que j'allais peut-être recouvrer la liberté dans quelques jours ou quelques semaines. A midi, on me fit prendre une douche et on me donna des vêtements.

A 15 H arriva un jeune lieutenant-colonel, l'un des plus hauts gradés de la police secrète et d'Interpol. Il me dit que nous partions immédiatement pour l'aéroport. En chemin, il me menaçait continuellement. Il me disait de ne pas bouger, car je restais toujours entre leurs mains et j'étais encore au Honduras. Il ajouta que, s'il y avait des journalistes à l'aéroport, je devais me taire; et que si, aux Etats-Unis, on me demandait ce que j'avais aux poignets, je devais répondre simplement que j'avais été arrêté.

A l'aéroport, deux de mes accompagnateurs s'occupèrent des formalités pour mon départ. Je les attendis dans la voiture avec le chauffeur. Quelques

minutes plus tard, un porte-parole de l'ambassade américaine, William Walker, vint me dire qu'une délégation nord-américaine, avec ma femme, allait arriver. Il ajouta que les autorités du Honduras avaient égaré ma carte de résident des Etats-Unis, mais qu'elles me donneraient une lettre confirmant mon visa nord-américain.

Quand l'avion atterrit, on ne permit pas à la délégation de descendre mais on me fit aussitôt monter à bord (2). C'était le même avion qui, soixante douze heures plus tôt, m'avait amené au Honduras.

Ma libération de la prison clandestine après soixante douze heures de captivité est manifestement due à l'immense campagne internationale lancée en ma faveur. Sur les cinquante prisonniers salvadoriens arrêtés au Honduras, je suis seulement le troisième à avoir été libéré. Le sort des autres nous est inconnu. Les autorités gouvernementales continuent de nier leur existence, malgré les témoins qui les ont vus aux mains des forces de l'armée et de sécurité du Honduras. Une preuve supplémentaire de leur existence, c'est ce qu'on m'a dit quand on m'a torturé: si je ne parlais pas, je mourrais comme les autres.

L'action rapide d'organismes tels que Amnesty International, le Comité américain de solidarité avec le peuple d'El Salvador (CISPES), le député Ronald Dellums et son équipe, les syndicats, les Eglises et les milliers de personnes qui ont envoyé des télégrammes, des coups de téléphone: c'est tout cela qui a permis ma libération. Enfin, la délégation qui s'est déplacée a permis de me sauver la vie.

Je remercie chacun et chacune d'entre vous et vous serai éternellement reconnaissant de ce que vous avez fait pour moi, en me permettant ainsi de poursuivre mon action pour un El Salvador juste et libre.

(2) Il y a là une inexactitude chronologique. En réalité, l'avion venant des Etats-Unis était arrivé le matin à Tegucigalpa et la délégation de San Francisco a dû attendre, huit heures durant, à bord de l'appareil (NdT).

(Traduit de l'anglais - En cas de reproduction, nous vous serions obligés d'indiquer la source DIAL)

Abonnement annuel: France 240 F - Etranger 285 F - Avion 350 F
Directeur de publication: Charles ANTOINE - Imprimerie DIAL
Commission paritaire de presse: 56249 - ISSN: 0399-6441